

BETHRAÏM

Des drogués y trouvent le goût de vivre



Charles Jollès

A une dizaine de kilomètres de Lausanne, Bethraïm accueille des personnes dépendantes de la drogue ou de l'alcool. La maison fêtera en septembre ses 30 ans.

Contact: tel. 021 648 55 02
ou info@bethraim.org
ou www.bethraim.ch

La villa est coquette avec ses rideaux jaunes et orange et ses bacs de géraniums roses. Elle est située dans un quartier résidentiel de Cugy, près de Lausanne. Impossible d'imaginer qu'une bonne partie des personnes qui y vivent ont connu la rue, l'enfer de la drogue ou de l'alcool, parfois aussi la prostitution. «J'étais prêt à tout pour avoir ma dose de shoot, reconnaît Mathieu dont les bras sont largement tatoués et les oreilles trouées de percings: «J'aurais pu fumer du goudron, boire de l'eau de javel: peu importaient les conséquences». Ces années d'errance l'ont détruit. Il a séjourné à l'hôpital psychiatrique et dans plusieurs centres d'accueil jusqu'à ce que sa mère découvre l'asso-

ciation Bethraïm. «Ici, contrairement à d'autres lieux de soins, pas de consommation contrôlée de drogue: on s'éloigne de la ville pour décrocher, pour ne pas être entraînés par d'autres toxicos», explique Mathieu. Il a fumé ses premiers joints à 11 ans. Voilà deux ans qu'il a quitté Bethraïm. Il suit aujourd'hui une formation pour être éducateur social.

NI TÉLÉVISION NI NATEL

Dominique Lehnerr est le responsable et l'âme de cette maison aux capacités d'accueil volontairement réduites pour préserver une ambiance familiale. Ce père de famille à la formation d'assistant social assure une présence aussi chaleureuse qu'exi-

Les éducateurs et les pensionnaires (certains masqués) devant la maison Bethraïm.

Mathieu, ancien drogué, suit maintenant une formation d'éducateur social.

geante. «Les premières semaines sont difficiles pour les personnes accueillies», reconnaît Marion, l'une des quatre éducatrices. Pas de télévision, pas de natel, pas de sorties au début du séjour. Les visites encadrées sont permises au fur et à mesure de la remon-
tée.

Le but est clair: aider le jeune à se reconstruire par une relecture de sa vie en vérité et faire fonctionner son intelligence et sa volonté grâce à un cadre de vie retrouvé. «La drogue altère tout, fausse la réalité», commente Dominique. Ses premières tournées à la rencontre des gens de la rue remontent à une trentaine d'années. Il a commencé à l'ombre de la basilique Notre-Dame à Lausanne, encouragé par le curé de l'époque, le chanoine Claude Ducarroz.

«Bethraïm», en hébreu, signifie «maison de vie»: un message clair pour ceux qui ont goûté à l'autodestruction. «Ici, nous voulons vivre des expériences fortes et authentiques autrement qu'en consommant», explique le responsable de l'association.

«ICI, ON NE GUEULAIT PLUS»

Pour cela, le sport a une place de choix. Sur un côté de la terrasse de la maison, un mur d'escalade permet de s'entraîner pour les sorties à venir. A côté, un punching-ball et des haltères. Activités artisanales et manuelles complètent les séances sportives. Comme dans une maison familiale, l'armoire du salon est bourrée de jeux de société et la bibliothèque de livres et de films. Un paysan voisin emploie les uns et les autres selon les besoins de la saison. «Il s'agit de se réconcilier avec son corps, de réapprendre une hygiène de vie», poursuit Dominique qui a été fortement marqué par la démarche psychoéducative de la canadienne Jeanine Guindon. «Ce sont toutes les dimensions de la personne qu'il faut reconstruire», dit celle-ci. Chaque pensionnaire est suivi par un psychiatre.

«J'avais bien eu des messages de mon employeur pour me demander d'arrêter de boire, mais je n'avais pas conscience de ma maladie», reconnaît Sa-

rah, une jolie femme, visiteuse médicale, accueillie pendant plusieurs mois. Elle a connu un enchaînement infernal qui lui a fait perdre conjoint et enfants, toit et place de travail... Aujourd'hui, elle a repris son activité professionnelle.

LES ABRICOTS DU VALAIS

Léon a lui aussi tout perdu à cause d'une double dépendance à la cocaïne et à l'alcool. A Bethraïm, il a trouvé la sérénité. «Ici, on ne gueulait plus le soir.» Venu pour quelques semaines, il est resté 27 mois. «Il m'a fallu tout ce temps pour faire un travail de fond. Vouloir régler ses problèmes en trois mois, c'est utopique. Je continue à me battre tous les jours, à chercher des occupations intelligentes. Je me prépare à retrouver mon métier de menuisier», commente-t-il en allumant une cigarette.

Il vit dans un autre centre d'accueil et



Charles Jollès

les rendez-vous avec les anciens de la maison de Cugy sont précieux. L'association reste un point d'ancrage pour tous: «En janvier, j'ai eu un problème. J'ai appelé Dominique en pleine nuit et il m'a aidé», raconte Sarah

«La drogue pose des



Charles Jollès

Pourquoi la drogue, faut-il légaliser le cannabis, pourquoi mettre Dieu dans un centre de thérapie? Dominique Lehner ne refuse aucune question.

Les débats sur la légalisation du cannabis se poursuivent. Qu'en pensez-vous?

Dominique Lehner: – Nous vivons dans une société de consommation où l'on recherche le maximum d'effet et de plaisir avec le minimum de moyens. La drogue pousse à l'extrême cette logique: une prise de drogue est en général très agréable. C'est un orgasme puissance dix. Le corps et le cerveau en restent marqués. Le problème est qu'elle crée la confusion et même les

drogues dites douces faussent la réalité.

Si l'intelligence n'a plus ses repères, comment la volonté peut-elle s'exercer? Quelle liberté reste-t-il?

Vous affirmez que la personne toxicomane a quelque chose d'essentiel

Dans la petite chapelle au sous-sol, le Saint-Sacrement est présent.

Ci-dessous Dominique Lehner, responsable d'Ephraïm depuis 30 ans.

Amandine est la dernière arrivée. A Cugy depuis 18 mois, elle a 23 ans, des yeux bleu azur et de longs cheveux blonds qui lui donnent un air angélique: «J'ai consommé dès 16 ans alcool, cocaïne et héroïne. Je ne sais pas comment je ne suis pas morte d'overdose», explique-t-elle avant d'avouer pudiquement: «J'ai vécu ce que l'on peut vivre de pire dans la rue». Elle aime prier dans la chapelle et a fait un long chemin spirituel depuis son arrivée, au point de recevoir le baptême. Plusieurs fois par jour, des temps de prière sont proposés et une messe est célébrée une fois par mois. «La foi donne du sens à ma vie. C'est dans la rue que j'ai eu la certitude que Dieu existait grâce à des chrétiens qui faisaient de l'évangélisation», explique Amandine. Cette présence lui donne tous les jours la force de se battre pour décrocher. ■

Bénédicte Drouin-Jollès

en faisant circuler les abricots du Valais qu'elle a apportés.

Au sous-sol de cette maison pas comme les autres, une petite chapelle a été aménagée par les personnes accueillies et leurs éducateurs. On y res-

sent la même chaleur qu'aux étages. Les murs recouverts de bois naturel portent de grandes icônes. Les coussins sont confortables. Une veilleuse rouge indique que le tabernacle abrite le Saint-Sacrement.



Charles Jollès

questions de fond»

à dire à la société. A quoi pensez-vous?

– La drogue oblige à affronter des questions de fond: quel vide intérieur vient-elle combler? Pourquoi ce besoin de modifier la réalité d'une façon si puissante et si éphémère? La destruction qu'elle entraîne touche ce qu'il y a de plus essentiel dans l'être humain. Voilà pourquoi les débats à son sujet sont si passionnés. Ce phénomène de société concerne bien plus que la vente de drogues douces ou l'arrêt des produits. On voit d'ailleurs le taux d'échec impressionnant des centres qui distribuent des médicaments de substitution. Seuls, ils ne suffisent pas. Souvent, ces produits sont revendus pour acheter d'autres drogues plus fortes encore...

Mais que proposer d'autre?

– Il y a toute une éducation des jeunes

à faire sur la consommation illusoire, sur ce qui amène à fuir la réalité, sur le sens que peut avoir une vie,... La contemplation et la force apaisante de la beauté sont des pistes, des signes de l'au-delà aussi. Il faut également donner les moyens d'accéder à la culture, à une réflexion personnelle, apprendre à exprimer paisiblement des émotions trop souvent enfouies. La drogue anesthésie la vie affective. Les jeunes ont aussi besoin d'être écoutés. Ils paient cher la fragilisation des familles. Si nous assistons aujourd'hui à une polydépendance à des produits de plus en plus forts et de plus en plus ravageurs, c'est parce que la société et les familles ont du mal à répondre à ces besoins essentiels.

Pourquoi proposer la foi aux personnes accueillies?

– Nous voulons accueillir chacun dans

toutes ses dimensions, y compris spirituelle. Elle répond à la question du «pourquoi» qui hante beaucoup de toxicomanes; n'ayant pas de réponse, ils préfèrent fuir la réalité. Elle offre aussi des valeurs positives sur lesquelles s'appuyer pour se reconstruire. Les personnes croyantes s'en sortent plus facilement même si les choses ne sont jamais simples.

La foi est aussi au cœur de notre démarche d'accompagnateurs. Elle nous aide à aimer gratuitement des personnes qui ont été abîmées par des produits tellement puissants qu'elles sont devenues imprévisibles. Je suis proche de la spiritualité des chartroux et des petites sœurs de Bethléem qui nous ont souvent accueillis pour des séjours. J'ai compris qu'on verra au ciel seulement les fruits de notre amour. ■

Recueilli par B. Drouin-Jollès